

Willem DOISE

Discriminations sociales et droits universels

Itinéraires en psychologie sociale

Presses universitaires de Grenoble

La première version de ce livre a été rédigée entre le début de novembre 2006 et la fin de février 2007. Depuis, plusieurs personnes m'ont fait part de leurs remarques par rapport à l'une ou l'autre des versions successives du manuscrit qu'elles ont lues au moins en partie. Je tiens à remercier spécialement Jean-Léon Beauvois, Éric Dépret, Domien et Robbe Doise, Léo Doise, Guy Elcheroth, Manolita Farolan, Laurent Licata, Gil Meyer, Nadia Monacelli, Augusto Palmonari, Pascal Pansu, Rob Van Wezemaal, Jacques Vonèche et Marisa Zavalloni. Au long des chapitres, je citerai de nombreux collègues qui ont joué un rôle décisif dans la définition, l'orientation et la réalisation des recherches rapportées. À dessein je n'ai pas sollicité leur avis sur la manière dont je relate ici les résultats d'entreprises communes qui se sont déroulées dans certains cas pendant des dizaines d'années. Par respect aux engagements réciproques, je n'ai pas tenu à les impliquer dans l'élaboration des points de vue plus personnels que je développe dans les pages qui suivent. Bien entendu, je suis très curieux de recevoir leurs réactions et d'en débattre à l'occasion.

Au cours des dernières révisions du manuscrit, une longue crise gouvernementale s'est déclarée en Belgique. Le pays est en effet engagé dans un processus de redéfinition des rapports entre communautés linguistiques; dans de telles conditions, les négociations pour former un gouvernement sont difficiles et les Belges en ont l'expérience. Comme l'ont par exemple aussi les citoyens des Pays-Bas où la formation d'un gouvernement prend parfois plusieurs mois, pourtant ce pays n'est pas divisé par des différences linguistiques.

Le conflit qui se déroule ces jours-ci entre Flamands et Wallons ne me fait pas revenir sur la manière dont j'ai décrit dans le premier chapitre mon expérience de la difficulté d'être belge. Dans ce livre,

je décrirai aussi un parcours universitaire qui a fait de moi un Belge flamand résident à l'étranger. Depuis des dizaines d'années, je me suis plutôt bien accommodé de ce statut, de l'art de vivre dans la campagne genevoise dans le cadre des structures confédérales de la Suisse, où le pouvoir politique est beaucoup moins centralisé et personnalisé que dans la plupart des autres pays européens.

Actuellement, en Belgique, les conflits identitaires coïncident davantage encore que dans le passé avec des inégalités de nature économique ; la cause flamande implique maintenant aussi ouvertement des revendications d'un statut de plus grande autonomie économique, d'une fiscalité et de lois sociales propres. Les dynamiques démographiques et socio-économiques favorisent depuis un certain temps la partie flamande et une idéologie dominante y déclenche des attitudes de mise à l'écart à l'égard des Wallons considérés comme moins actifs et trop dépendants de l'État dans le domaine économique. La difficulté d'être belge, qui m'a orienté vers la psychologie sociale, semble avoir changé de nature.

L'expérience de différents liens sociaux a façonné ma manière d'être. Comme aîné d'une famille de dix enfants, je n'ai pas seulement appris à gérer avec précaution les rapports sociaux, mais aussi à me méfier de dynamiques qui peuvent se déclencher dans des groupes. Ayant vécu les vingt premières années de ma vie dans un village rural de la Belgique flamande, je connais la force structurante des traditions, mais j'ai aussi réalisé la grande diversité de positionnements individuels qu'une même culture peut générer. J'ai cherché une manière de rester loyal à l'égard des membres de ma famille comme à l'égard d'adhérents à des causes que j'ai soutenues d'abord pour les lâcher après. Lorsque j'ai rompu mes rapports avec la religion de mes parents, lorsque je me suis mis à l'écart des luttes pour la cause flamande, ces expériences se sont transformées en un engagement de chercheur en psychologie sociale. C'est la voie que j'ai choisie, il y a plus de quarante ans, pour sortir d'un monde et m'adapter à un autre.

Avant d'entreprendre mes premières recherches sur les droits de l'homme, j'avais vingt années de métier comme chercheur en psychologie sociale. D'abord comme étudiant de doctorat à Paris où j'ai soutenu en 1967 une thèse de troisième cycle à la Sorbonne. Elle avait comme titre *Autoritarisme, dogmatisme et leurs rapports avec des perceptions et attitudes dans le domaine des relations internationales* (voir Doise, 1968, 1969a). Il s'agissait d'étudier comment l'adhésion rigide à un ordre établi – l'autoritarisme – était différente de la prédisposition psychologique à s'engager dans une cause – le dogmatisme. Dans les différents pays du Marché commun de l'époque, des élèves de fin d'études secondaires provenant en général d'écoles privées catholiques manifestaient plus de réserves à l'égard de « l'unification de l'Europe » quand ils avaient des scores d'autoritarisme élevés tandis que, au contraire, des élèves avec des scores forts en dogmatisme pouvaient très bien être plus en faveur de cette unification que leurs camarades moins dogmatiques. Par ailleurs, j'ai pu dégager une triple typologie des attitudes de ces élèves dans le domaine international et européen. Les trois types consistaient respectivement en un « européanisme ouvert » (adhésion à la cause européenne et ouverture vers le reste du monde), un « nationalisme européen » (adhésion sans ouverture), et un « nationalisme traditionnel » (refus d'européanisme et d'internationalisme au profit de priorités exclusives données au pays d'appartenance). Dans les milieux d'où provenaient les élèves interrogés, il n'y avait guère d'« internationalistes non-européens », c'est-à-dire des sympathisants à l'égard d'une cause internationale qui auraient pu considérer sans importance aussi bien l'état national que l'unification européenne. Pourtant, je me rappelle avoir repéré de telles attitudes chez des étudiants se réclamant du trotskisme lors d'enquêtes exploratoires par entretiens.

Pourquoi rappeler ces deux phases de mon travail en psychologie sociale, les derniers travaux sur les droits de l'homme à Genève et ceux de mes débuts à Paris sur l'unification européenne qui se sont rapidement transformés en un intérêt plus général pour l'étude des relations entre groupes ? Entre ces deux ensembles de travaux, il y a

eu d'autres travaux que je considère, et qui sont considérés par mes collègues, comme socioconstructivistes. Ce livre est une tentative de montrer que mes travaux initiaux sur les rapports entre groupes et plus récemment sur les droits de l'homme relèvent également de cette approche constructiviste que j'ai pu réaliser principalement avec Gabriel Mugny et Anne-Nelly Perret-Clermont en étudiant le développement social de l'intelligence (Doise et Mugny, 1981, Perret-Clermont, 1979 ; pour une élaboration récente de cette approche voir Darnon, Butera et Mugny, 2008).

Afin de pouvoir démontrer la cohérence de l'ensemble de mes travaux, il me faudra utiliser des repères que je n'ai pas pu trouver dans la production courante de ma discipline. Je les ai cherchés aussi ailleurs. Une logique à la fois de nature personnelle et de nature sociétale est nécessaire pour saisir la cohérence de recherches qui ont aussi eu pour but de comprendre les problèmes de société auxquels j'ai été confronté, d'en construire une compréhension plus juste que celle qui est souvent proposée.

Afin d'arriver à ce but, je ne me priverai pas de rapporter en italique certains épisodes biographiques. Récemment, un bon de sortie de la vie universitaire officielle m'a été signifié sous guise d'une « promotion » à l'éméritat. Lors de la modeste cérémonie organisée par la faculté à cette occasion, je n'ai pas pu m'empêcher d'évoquer publiquement mon entrée dans le monde scolaire et l'accueil que m'y avait réservé une religieuse flamande à laquelle je comparais la doyenne de faculté qui m'accompagnait avec autant de gentillesse à la sortie de cet univers institutionnel plus de soixante ans après. Si un souci de symétrie oratoire et une intention quelque peu provocatrice ont pu me conduire à rapprocher le début et la fin d'un long parcours, les rôles joués par une religieuse flamande et par une doyenne de faculté genevoise, je n'en reste pas moins persuadé que des liens existent entre le monde qui s'est ouvert pour moi dans l'école enfantine du village flamand de Westuleteren et le travail que j'ai fourni pendant plus de trente ans en tant que professeur à Genève. Je commenterai donc dans ce livre quelques-unes des principales étapes d'un parcours allant de la Flandre à Genève, via Rome et Paris.

Frontières entre groupes

Pour comprendre les raisons qui m'ont conduit à étudier le dogmatisme, l'autoritarisme, leurs liens avec le nationalisme et les attitudes à l'égard de l'internationalisme, il ne faut pas seulement connaître l'état des recherches sur l'autoritarisme (Adorno et collègues, 1950) et sur le dogmatisme (Rokeach, 1960) au milieu des années 1960. Il faut aussi savoir que les travaux d'Adorno et de Rokeach eux-mêmes avaient pour but de comprendre des problèmes sociétaux auxquels ces auteurs avaient été confrontés. Ces problèmes n'étaient pas sans ressemblance avec ceux que j'avais vécus comme Flamand en rupture avec mon milieu d'origine me retrouvant un jour à Paris comme doctorant en psychologie sociale.

Avant mes recherches de doctorat, mon statut d'étranger m'avait posé des problèmes, notamment d'ordre financier. Impossible d'obtenir une bourse en France. Je me tournais donc vers les instances du ministère de l'Éducation nationale à Bruxelles qui m'informaient qu'elles ne pouvaient rien faire pour un étudiant belge se trouvant à l'étranger. Mes interlocuteurs me faisaient aussi remarquer que j'avais opté pour l'enseignement public et francophone tandis que mon curriculum scolaire en Belgique me destinait à poursuivre des études dans une université catholique en Flandre. Je comprenais vite que personne ne défendrait mon dossier devant les services boursiers en Belgique. Mes origines nationale, religieuse et linguistique n'étaient pas tant sources de droits que sources d'ennuis. Ce n'est alors pas un hasard si je voulais montrer que des personnalités moins marquées par des structures autoritaires pouvaient s'intéresser à d'autres figures de rapports sociaux que celles imposées par un ordre établi de rapports entre groupes. Toutefois, je restais également persuadé qu'à son tour, une nouvelle adhésion à d'autres conceptions pouvait revêtir des aspects dogmatiques.

Après la soutenance de doctorat à la Sorbonne, en février 1967, j'ai pu m'intégrer au laboratoire de psychologie sociale dirigé par Serge Moscovici, où je passai successivement du statut de vacataire à un poste de chef de travaux suppléant pour devenir attaché et puis chargé de recherche au CNRS. Avec mon directeur, je travaillais à un projet de recherche sur la polarisation des jugements collectifs mais dès le début, mon propre intérêt portait spécialement sur la polarisation dans les images, attitudes et comportements entre groupes.

Mon statut d'étranger à Paris et les nombreux contacts que j'y avais établis avec d'autres étrangers, plus spécialement lors d'un séjour de trois ans à la cité universitaire, m'avaient fortement sensibilisé aux effets des stéréotypes portant sur les étrangers, mais aussi à l'utilisation idéologique qui en était faite, surtout par rapport aux étudiants provenant de ce qu'on appelait alors le « tiers-monde ».

En mai 1968, j'occupais une chambre de bonne près de l'École des beaux-arts de Paris. Les étudiants y fabriquaient des affiches pour lesquelles ils demandaient aux sympathisants des suggestions de slogans afin de les illustrer. Daniel Cohn-Bendit étant expulsé en Allemagne, j'ai proposé le thème : « À quoi servent les frontières ? ». Le lendemain une affiche était fabriquée avec le slogan : « À qui servent les frontières ? ». Elle représentait une barrière douanière avec derrière un gros capitaliste fumant le cigare et un CRS brandissant la matraque. Mais plus souvent placardées ont été des affiches portant comme réponse à ma question : FRONTIÈRES=RÉPRESSION, slogan souvent scandé dans les dernières manifestations du mois de mai quand des étudiants étrangers furent ramenés à la frontière.

Concepts de base

La question que je me posais il y a quarante ans me semble toujours pertinente. De nombreux psychologues sociaux se sont intéressés directement ou indirectement à la question, et je rapporterai ici des travaux qui me semblent avoir apporté des éléments de réponse même s'ils ne s'intègrent pas dans une théorie d'ensemble.

Depuis ma déposition d'un projet de recherche en 1967 au Centre National de la Recherche Scientifique à Paris, l'intérêt pour l'étude scientifique de différents aspects psychosociologiques des relations entre groupes ne m'a jamais quitté. À plusieurs reprises, j'ai écrit sur l'histoire des recherches en psychologie sociale traitant des relations intergroupes ; ici, je ne dégagerai que les principaux concepts et paradigmes qui s'imposaient déjà en psychologie sociale expérimentale lors de mon entrée dans ce domaine.

Coopération et compétition

Les recherches intergroupes de Muzafer Sherif et Carolyn W. Sherif (1953) et de beaucoup d'autres qui s'en sont inspirés indiquent une voie pour dépasser des conjectures trop centrées sur les dimensions affectives et symboliques des rapports entre groupes au détriment de l'analyse de l'éventail des aspects fonctionnels que peuvent revêtir des rapports d'interdépendance. Selon eux, ces rapports modifieraient bien davantage les attitudes, préjugés et sentiments intergroupes qu'inversement.

La conception théorique à la base des travaux de Sherif et de son équipe, initiés dans les années 1950, est que des dynamiques psychologiques spécifiques se déclenchent, dès que des individus appartenant à une catégorie rencontrent des individus en tant que représentants d'une autre catégorie, et aussi que la nature des rapports entre catégories module ces dynamiques.

Rapportons deux de leurs expériences. Dans une première, un groupe d'enfants de douze ans vaquait à des activités agréables lors d'un camp de vacances, qui nécessitaient la participation de tous les membres. Une cohésion intragroupe (mesurée par des choix sociométriques) se développait spontanément jusqu'à ce que les expérimentateurs constituent deux groupes de sorte que les meilleurs amis devenaient séparés. Les deux groupes ainsi constitués avaient alors à interagir dans des jeux agréables mais compétitifs, la victoire d'un groupe ne pouvant être obtenue qu'à la

condition d'une défaite de l'autre groupe. Cela suffisait pour modifier la structure du réseau des choix interpersonnels. Les amitiés nées dans la première phase – mais qui dépassaient les frontières des nouveaux groupes – avaient tendance à disparaître. Les choix sociométriques ne restaient pas seulement à l'intérieur des frontières de chaque groupe mais une forte hostilité se développait entre les deux groupes et s'extériorisait par des insultes et bagarres. La multiplication de rencontres non-compétitives que les expérimentateurs organisaient entre les membres des deux groupes n'arrivait pas à détendre leurs relations.

Dans une autre expérience, Sherif et ses collaborateurs procédaient tout de suite à la constitution de deux groupes séparés. Une fois que les deux groupes étaient bien structurés, ils prenaient connaissance de l'existence de l'autre groupe. À ce moment, la direction du camp, qui était de nouveau constituée par les expérimentateurs, organisait un tournoi entre les groupes. Comme attendu, la compétition donnait rapidement lieu à des conduites manifestes d'hostilité. Plusieurs rencontres et contacts non-compétitifs organisés par la direction du camp, tels que des repas ou une séance de cinéma en commun, ne conduisaient pas à une diminution de la tension. L'apaisement survenait seulement quand les deux groupes se trouvaient confrontés avec des situations qui leur imposaient un effort commun pour résoudre des problèmes d'un grand intérêt pour tous. Dans cette phase de l'expérience, les organisateurs s'étaient arrangés pour placer les deux groupes devant des difficultés qu'un groupe tout seul ne pouvait pas surmonter. Ainsi, il fallait chercher l'origine d'un manque d'eau, payer un prix élevé pour louer un film et dépanner le camion qui devait chercher les provisions. Cette série de buts d'intérêt supérieur (*superordinate goals* en anglais) nécessitait l'effort commun des deux groupes et réduisait progressivement l'hostilité entre eux.

Résumons les résultats de ces expériences en utilisant la formulation théorique que Sherif propose. Des individus amenés à réaliser un but par des actions interdépendantes deviennent un groupe ;

ils développent une hiérarchie sociale et des normes spécifiques. Lorsque deux groupes ont à réaliser des projets incompatibles, l'un d'eux ne pouvant réaliser son projet qu'à condition que l'autre n'y arrive pas, une perception défavorable se développe entre les groupes et les membres d'un groupe n'envisagent et ne réalisent que des contacts hostiles avec ceux de l'autre groupe. Ils augmentent la solidarité à l'intérieur de leur groupe, tout en adaptant, au besoin, leur structure sociale aux exigences créées par le déroulement du conflit. Il n'est pas nécessaire, pour qu'une tension soit créée, que les projets soient d'un intérêt vital. Il suffit que dans une situation donnée, ils occupent une place importante dans le champ psychologique, comme c'est le cas pour des jeux dans une colonie de vacances. D'autre part, l'introduction d'un projet d'intérêt supérieur qui nécessite la collaboration des deux groupes fera disparaître l'hostilité; elle rendra la perception de l'autre groupe plus favorable et permettra l'établissement de rapports de camaraderie entre les membres des deux groupes. La compréhension des phénomènes psychologiques se déroulant lors d'interactions entre groupes se baserait donc principalement sur l'étude des rapports entre les projets des groupes en interaction.

Certes, la théorie de Sherif n'offre pas une explication exhaustive de l'ensemble des phénomènes qui peuvent se produire lors de rapports entre groupes. Dès mes premières publications (Doise, 1973), j'ai essayé de l'adapter, notamment pour rendre compte de fractionnement de groupes dont les buts ne peuvent pas se réaliser. Dans ce cas, des lignes de fractions préexistantes réapparaissent souvent.

La pertinence d'une approche fonctionnelle, basée sur une analyse de rapports d'interdépendance, se manifeste aussi clairement dans l'évolution historique de représentations intergroupes. Howard J. Ehrlich (1973) étudie, à l'aide de l'instrument classique de Katz et Braly (1935), l'évolution des stéréotypes que des Américains formulent à l'égard des Allemands, Russes et Japonais : en 1942 les Russes sont alliés aux Américains dans la guerre contre

l'Allemagne nazie et leur image est beaucoup plus favorable sur certaines dimensions que plus tard, quand les Allemands et les Japonais deviennent les alliés des Américains contre les Soviétiques lors de la guerre froide. À ce moment, les Allemands récupèrent et les Japonais acquièrent une réputation positive, notamment par une diminution importante d'attributions de traits immoraux et d'agressivité en 1966 par rapport aux traits attribués en 1942. Ces alliances constituent en quelque sorte des projets d'intérêt supérieur dans le sens de Sherif et relient entre elles dynamiques de comportements, de représentations et d'évaluations. Dans une mise en perspective de ses propres travaux, Muzafer Sherif (1966) n'hésite pas à invoquer l'évitement du conflit nucléaire comme un but supra-ordonné lors de la guerre froide. Une telle approche en termes d'intérêt supérieur me semble effectivement plus adéquate en politique internationale que la seule invocation de dynamiques catégorielles et identitaires.

Identité sociale

Étrange histoire que celle de la théorie de l'identité sociale définitivement associée au nom d'Henri Tajfel. Les origines de la théorie sont à chercher dans une conception générale des lois de la perception, relevant de la théorie « gestaltiste », qui lui a d'abord permis (Tajfel, 1959) de proposer un modèle d'accentuation relative pour rendre compte des contrastes entre éléments perceptifs investis d'une valeur. Très vite, il applique ce modèle à l'étude des stéréotypes sociaux (Tajfel, Skeikh & Gardner, 1964).

Il ne se contente cependant pas d'étudier des effets de contrastes ou de ressemblances dans les jugements entre groupes. Avec l'aide de Claude Flament (Tajfel, Billig, Bundy & Flament, 1971), il construit un paradigme pour étudier comment des différenciations entre catégories d'appartenance caractérisent les comportements et s'inscrivent dans la réalité sociale. Décrivons brièvement le paradigme construit pour repérer et analyser les conditions

minimales de l'apparition de comportements de discrimination car il marquera définitivement le domaine de l'étude des relations intergroupes. Il ne fait pas de doute que ce paradigme théorique et expérimental a remplacé celui des Sherif comme référence principale dans l'étude expérimentale des relations intergroupes en psychologie sociale.

Les participants à une première expérience sont des élèves d'une école secondaire de Bristol qui se connaissent bien. Ils commencent l'expérience par une tâche de préférences esthétiques. Ensuite on leur communique individuellement, selon que leurs préférences allaient vers des tableaux de Klee ou de Kandinsky, qu'ils appartiennent à un groupe « Klee » ou « Kandinsky ». Personne ne sait à quelle catégorie appartient nommément chacun de ses camarades. L'expérience se poursuit par une étude sur des prises de décisions : à l'aide de plusieurs matrices, les élèves décident de la rémunération financière que leurs camarades recevront pour leur participation à l'expérience. Les sujets ne peuvent jamais identifier le camarade qu'ils rémunèrent : ils connaissent seulement son appartenance à la catégorie Klee ou Kandinsky et son numéro de code. Ils sont aussi informés qu'ils ne se rémunèrent jamais eux-mêmes.

Le résultat le plus surprenant obtenu dans de nombreuses expériences se produit quand les participants sont amenés à choisir entre deux stratégies, soit l'une de maximisation de gains en valeur absolue en donnant la plus haute rémunération possible à la fois à des membres de leur groupe et à des membres de l'autre groupe, soit une stratégie de différenciation maximale qui, tout en donnant moins en valeur absolue à leur propre groupe, lui donne toutefois plus qu'aux membres de l'autre groupe. C'est la seconde stratégie qui l'emporte souvent, les individus préfèrent diminuer en valeur absolue le gain des membres de leur groupe afin qu'ils gagnent relativement plus que les membres de l'autre groupe. Ce résultat, indiquant un effort de différenciation relative en faveur des membres de la catégorie d'appartenance, a été retrouvé de nombreuses fois depuis bientôt quarante ans.

Ici, nous nous intéressons spécialement au devenir de la visée sociale que Tajfel introduit pour expliquer le principal résultat de ces recherches. Lors d'une première présentation de la recherche princeps, la visée explicative est encore limitée : une norme générique est invoquée. « Il est clair que nous interprétons nos résultats en fonction d'une norme sociale "générique" de comportement intra-groupe/hors-groupe qui a guidé les choix des sujets. Cela s'est passé ainsi parce que ceux-ci ont classé la situation sociale dans laquelle ils se sont trouvés comme une situation où cette norme était pertinente et où la catégorisation sociale *devait* mener au comportement intergroupe discriminatoire plutôt qu'aux autres choix qui leur étaient offerts. » (Tajfel, Billig, Bundy & Flament, 1971, 174).

Tajfel (1972) ne tarde pas à développer sa théorie en faisant intervenir la comparaison intergroupe comme le moteur de la construction d'une identité sociale positive. Dans des articles théoriques (Tajfel, 1974, 1975), un lien est fait entre les résultats d'expériences obtenus avec des élèves d'une école secondaire et des idéologies de changement social auxquels adhéreraient des groupes qui ne peuvent améliorer leur sort que par une action collective visant à changer les rapports entre groupes. Les élèves participant à son expérience étaient censés se trouver dans une situation où seul un effort collectif pour différencier positivement leur groupe par rapport à un autre permettait d'accéder à une identité positive. En effet, dans la situation créée expérimentalement, il leur était impossible d'essayer d'améliorer autrement leur sort. Comme ils ne pouvaient jamais prendre de décisions pour eux-mêmes, ils pensaient améliorer leur propre sort en améliorant le sort relatif de leur groupe par rapport à celui de l'autre groupe. Une stratégie de mobilité individuelle, qui aurait consisté à améliorer uniquement leur sort privé sans se préoccuper du sort des autres membres du groupe, avait été rendue impossible.